

Colloque

# Coureurs est-africains et culture de l'athlétisme

**Les sciences humaines et sociales se penchent sur la domination des athlètes est-africains dans les disciplines de fond. Rompant avec les hypothèses biogénétiques habituelles, les spécialistes réunis en colloque à Addis-Abeba apportent des explications tangibles en rapport avec l'organisation de la société.**

La suprématie des athlètes est-africains sur les courses de fond et de demi-fond serait affaire de culture... Incontestée depuis l'incroyable victoire d'Abebe Bikila - coureur aux pieds nus ! - au marathon olympique de 1960, elle ne s'est depuis jamais démentie. Les Ethiopiens Haile Gebreselassie ou Kenenisa Bekele et les Kenyans Paul Tergat ou Wilson Kipketer sont même devenus de véritables légendes de l'endurance. Leurs compatriotes et eux raflent en effet quasiment tous les titres sur toutes les distances, de 1 500 mètres au marathon, depuis cette époque. Et les spéculations vont bon train sur leurs étonnantes aptitudes, au point de mobiliser la science. Dans le sillage des études raciales, cherchant depuis des siècles à caractériser les spécificités de l'homme noir, d'innombrables recherches tentent de trouver des fondements biomédicaux aux exceptionnelles dispositions des habitants de cette région à courir vite et longtemps. « Mais, comme pour les travaux antérieurs, ceux-ci n'ont rien montré de concluant au plan biologique, affirme l'anthropologue Benoit Gaudin. Les coureurs éthiopiens et kenyans n'ont pas d'atout génétique lié à leur appartenance ethnique, comme on l'a souvent

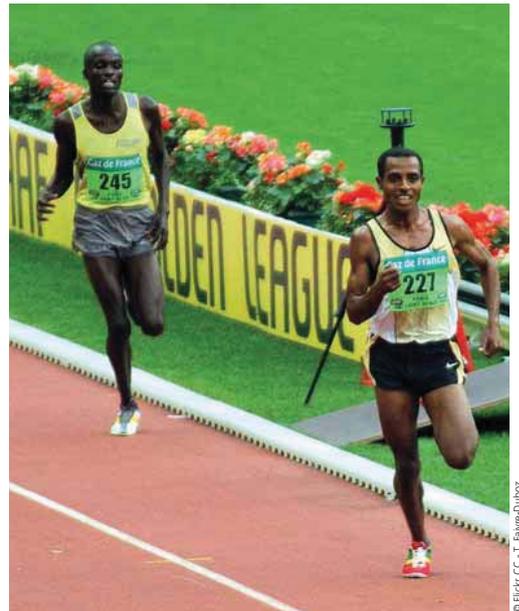
supposé. Les champions n'appartiennent en effet pas tous à un même groupe dans chacun des deux pays. Et puis les ethnies ne sont pas des entités génétiques. Leur présence permanente en altitude ne leur confère pas non plus d'avantage s'agissant du taux d'hémoglobine ». Échaudé par ces recherches aussi vaines que farfelues, le chercheur propose une approche nouvelle de la question, visant à explorer les performances des athlètes est-africains au regard de leurs techniques et programmes d'entraînement, de leurs motivations psychologiques et des déterminants sociaux et économiques. A l'occasion d'un récent colloque sur le sujet<sup>1</sup>, il esquisse le contour d'un véritable « culture » de l'athlétisme, régnant sur la région. « Il y a tout à la fois des connaissances techniques, des outils, des savoir-faire propres, une masse critique suffisante d'expériences professionnelles cumulées et transmises entre pairs, des réseaux socioprofessionnels, des valeurs, codes et croyances particuliers », note-t-il. Dans cet environnement sociétal propice, un jeune sportif peut trouver tous les moyens pour transformer son talent en performances et résultats tangibles. Il aura toujours des camarades pour s'entraîner et, selon son investissement et sa

capacité à mobiliser moyens et réseaux, pourra accéder à un club réputé, disposer d'un encadrement technique et sportif rompu à l'athlétisme. En somme, il part avec toute l'expérience d'une société façonnée par la course depuis des décennies, bagage dont ne disposera pas l'athlète de n'importe quel autre pays. Les recherches en sciences sociales se structurent désormais pour explorer tous les tenants, historiques, économiques, sociaux, de cette culture de l'athlétisme. « Fondée jusqu'ici sur les arguments erronés de la génétique et de l'altitude, la croyance en la supériorité des coureurs est-africains a pour autant des effets performatifs. Elle les motive et dé motive leurs adversaires ! », conclut le spécialiste.

1. C'est le changement d'altitude qui provoque, en réaction au faible taux d'oxygène rencontré, un accroissement du nombre de globules rouges.  
2. « Est-African Athletics & Social Sciences », 29 juin - 1 juillet, Addis-Abeba.

## Contact

benoit.gaudin@ird.fr  
UMR Urmis (IRD, Université Paris Diderot - Paris 7, Université Nice Sophia Antipolis et CNRS)



Athlète éthiopien, spécialiste des courses de fond.

Colloque

# Les innombrables visages de la guérison

**Professionnels de santé, chercheurs en sciences sociales et acteurs de la société civile ont des expériences, points de vue et connaissances variés de la guérison. Ils les ont confrontés et partagés à l'occasion d'un récent colloque.**

L'issue heureuse d'une maladie est une situation à multiples facettes. « La guérison peut être définie de bien des manières selon les acteurs, patients, proches, soignants ou société », explique ainsi Sokhna Boye, représentante de l'Amades<sup>1</sup> au Sénégal, pour introduire le thème de l'édition 2015 de son colloque<sup>2</sup>, soutenue par l'IRD. En la matière, la récente épidémie d'Ebola en Afrique de l'Ouest fournit un exemple très explicite. Les malades rescapés, considérés comme survivants au virus par les médecins, sont stigmatisés, marginalisés et rejetés par la société. Les « certificats de guérison » en bonne et due forme, établis par les centres de traitement, ne règlent que partiellement le problème. « Les divergences entre acteurs sur le sens de la guérison, de la fin de la maladie, sont particulièrement grandes s'agissant du VIH et du paludisme », note pour sa part l'anthropologue de la santé Judith Hermann-Mesfen, à l'initiative de la thématique de ce colloque. Ainsi, pour les autorités sanitaires internationales, ces affections sont appelées à être éradiquées à l'horizon 2030 et des jalons sont déjà posés vers cette fin programmée. Pour les praticiens, ce sont des maladies chroniques, elles se contrôlent mais ne disparaissent pas et leur crédo reste l'observance des traitements. Enfin, pour les malades et les populations exposées, la perspective est plus variée, oscillant entre pragmatisme face à des affections dont on ne perçoit pas l'issue, fatalisme et sentiment de guérison parfois infondé. La notion fluctue aussi en fonction des différents acteurs de santé au sens large. Dans des contextes où l'offre biomédicale est restreinte, comme pour le cancer utérin en Afrique subsaharienne<sup>3</sup> par exemple, où l'éventualité de survivre à la maladie est très aléatoire, des alternatives sont mobilisées - médecine traditionnelle, néo-traditionnelle ou spirituelle,



pharmacopée locale. Toutes formulent une promesse plus ou moins explicite de guérison à laquelle adhèrent les malades, dépassant la simple efficacité symbolique. « Il existe une grande porosité des savoirs, des outils et des techniques entre la bi-médecine et les autres offres thérapeutiques dans le domaine de la guérison, note Judith Hermann-Mesfen. Les médecines alternatives s'appuient souvent sur des examens biologiques pour prouver leur pertinence ». Ainsi, les sites d'eau bénite revendiquant de guérir du sida en Ethiopie, s'appuient paradoxalement sur la légitimité des diagnostics de la bi-médecine, en ayant recours à des tests sérologiques avant et après le traitement. D'autres aspects, liés au vécu, à la dimension relationnelle entre patients et soignants, au processus temporel de la maladie, influent sur la perception de la guérison. « Pour des affections lourdes, comme le cancer, une guérison obtenue après de longs traitements et alors qu'on s'attendait au pire, peut générer une véritable rupture biographique », précise l'anthropologue Sokhna Boye. Diverses présentations du colloque montraient l'importance que revêt ainsi la guérison au plan personnel et collectif, signifiant le retour dans le corps social des biens portants.

1. Association anthropologie médicale appliquée au développement et à la santé.  
2. Ce que guérir veut guérir veut dire : expériences, significations, politiques et technologies de la guérison », 22, 27, 28 et 29 mai 2015, Dakar, Marseille et Ottawa, co-organisé et soutenu par l'IRD.  
3. Souvent limitée à la chirurgie, faute de chimiothérapie et de radiothérapie.

## Challenge et art-thérapie

Touche artistique au milieu du sérieux des communications scientifiques, le colloque de l'Amades à Dakar accueillait une exposition d'art-thérapie. Elle présentait les travaux des participants d'un atelier du service de santé mentale d'un hôpital dakarais animé par deux plasticiens sénégalais, Moussa Sakho et Félicité Codio. L'exposition a permis de tisser des liens entre chercheurs et artistes, en vue de futures collaborations. Par ailleurs, un événement organisé parallèlement visait à promouvoir la nouvelle génération en sciences sociales de la santé. Intitulé « Challenge 2015 jeunes chercheurs en anthropologie de la santé », ce concours a mis à l'honneur la qualité scientifique, l'originalité et la pertinence des travaux d'étudiants des universités de la région en valorisant les dix meilleurs et récompensant trois d'entre eux : Alice Bila (Burkina Faso), Abdoul Karim Doumbia (Mali) et Adama Traoré (Burkina Faso).

## Contacts

sokhna.boy@ird.fr  
doctorante Université Cheikh Anta Diop de Dakar et UMI TransVIH-MI, judith.hermann-mesfen@inserm.fr  
UMR CESP (Inserm, Université Paul-Sabatier Toulouse III et Université Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines)  
alice.desclaux@ird.fr  
UMI TransVIHMI (IRD, Inserm, Université Montpellier 1, Université Yaoundé 1, Université Cheikh Anta Diop de Dakar).

Atelier

# Des larves dispersées

**A Nouméa, l'équipe IRD du programme Compo' vient de présenter ses résultats sur la connectivité larvaire entre les récifs de Nouvelle-Calédonie.**

Sur de nombreux récifs coralliens de Nouvelle-Calédonie, des poissons demoiselles élisent domicile. Le plus souvent, ils ne sont pas nés sur ce lieu de vie, révèle une équipe de recherche. Et pour cause, la majorité des larves quittent leur récif natal. Ce résultat, présenté à l'occasion du récent séminaire de restitution du programme Compo, intéresse au-delà de la communauté des ichtyologues. Il trouve en effet écho dans une réflexion plus globale sur la gestion des aires marines protégées (AMP). « Ces espaces protégés s'organisent en réseau. Aujourd'hui on s'interroge sur la capacité de ce dernier à retenir les larves transportées par les courants », explique le chercheur Christophe Lett, coordinateur du programme. Mais il est pour l'heure difficile d'estimer les échanges larvaires entre toutes ces AMP. L'équipe a donc réduit l'échelle d'étude à un récif natal et une dizaine de récifs voisins, avec comme espèce d'étude le poisson demoiselle à queue blanche. Pour suivre le trajet des larves, les chercheurs ont d'abord injecté un isotope rare du baryum chez des adultes qui se transmet à leur progéniture. « Cette technique récente de marquage n'était jusqu'alors maîtrisée que par quelques laboratoires américains et australiens »,

précise Laurent Vigliola, chercheur à l'IRD. La dispersion des larves depuis leur récif natal a ainsi pu être mesurée. Ces données de terrain ont ensuite été confrontées à celles générées par un modèle de dispersion larvaire. « Nous avons aussi utilisé une approche génétique pour déterminer le lien de parenté entre les larves et les adultes d'un même récif. C'est la première fois que ces approches chimique, numérique et génétique sont intégrées dans un projet commun », conclut Christophe Lett.

1. Le programme ANR Connectivity of marine populations (Compo) a démarré en novembre 2010 et duré presque cinq ans. Dans ce projet, les chercheurs ont étudié la dispersion larvaire et la connectivité d'une population de poisson demoiselle et de bénéficiaire dans le Grand Lagon Sud de la Nouvelle-Calédonie.

## Contacts

christophe.lett@ird.fr  
UMI Ummisco (IRD, Université Cadi Ayyad de Marrakech, Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Université Gaston Berger de Saint-Louis, UPMC, Université de Yaoundé I, Hanoi University of Science and Technology)  
laurent.vigliola@ird.fr  
UMR Entropie (IRD, université de La Réunion et CNRS)



Poisson demoiselle à queue blanche.